

CHAPITRE 1

Max jeta ses baskets au travers de la pièce, à peine avait-elle refermé la porte de son appartement. Elle venait juste de les acheter et en était encore à se demander ce qui avait bien pu lui passer par la tête. Elle n'était pas du genre sportive et ça ne lui avait jamais posé de problème jusqu'ici. Était-ce l'approche de la quarantaine qui commençait à la titiller ? Elle n'aurait su le dire, mais il était clair que l'envie de courir lui était passée aussi vite qu'elle lui était venue.

Cela faisait aujourd'hui cinq ans que Maxime Tellier avait été promue commissaire divisionnaire à la Criminelle et, son anniversaire tombant deux jours après, elle savait que son équipe lui avait réservé une petite surprise pour le soir même. Ses coéquipiers la connaissaient assez pour savoir qu'il valait mieux fêter sa carrière que son âge, s'ils ne voulaient pas qu'elle leur fasse faux bond. Cette idée ne la rassurait pas plus que ça mais elle se sentait néanmoins touchée par cette attention. Max regarda sa montre et s'aperçut qu'elle avait juste le temps de filer sous la douche et de sauter dans un jean si elle ne voulait pas être en retard au commissariat. Il n'y avait aucune affaire urgente en cours en ce moment mais son chef ne cessait de la harceler pour un rien. Depuis huit mois qu'il avait arrêté de fumer son humeur ne s'améliorait pas, bien au contraire.

En montant dans sa vieille Austin Mini, Max mit le starter et régla le chauffage au maximum. On était en plein mois de décembre et l'hiver s'annonçait particulièrement rude. Max, qui ne supportait pas le froid, pratiquait la technique de l'oignon. Elle empilait jusqu'à cinq couches de vêtements, les uns par-dessus les autres, et se retrouvait parfois avec une dégainé de bibendum à ne pas pouvoir rapprocher ses bras le long du corps. Ce qui expliquait certainement pourquoi Max était en ce moment même en train de se débattre avec son volant qui n'avait pas la direction assistée.

Arrivée au commissariat, elle entra directement dans son bureau sans même adresser la parole à ses coéquipiers et jeta son sac sur le siège réservé normalement aux visiteurs. Elle retira son manteau ainsi que deux de ses pulls et s'installa finalement, en nage, devant son ordinateur.

Jeanne, qui savait parfaitement que sa boss ne pouvait pas commencer une journée de travail sans un petit remontant lui apporta un café et s'assit en face d'elle, sans lui demander son autorisation, posant le sac de Max à ses pieds. Cela faisait maintenant presque deux ans que Max avait recruté Jeanne et elle appréciait chaque jour un peu plus sa compagnie. Certes, son côté déluré pouvait parfois sembler un peu trop décalé avec l'image qu'on était censé se faire de la police française, mais cela donnait également une touche de fraîcheur dans leur monde de brutes. La salopette qu'elle portait aujourd'hui était certainement la plus bariolée de sa garde-robe. Un tissu bayadère aux couleurs vives que même une hippie des années soixante-dix aurait hésité à porter. Pour la première fois de la journée, Max eut envie de sourire face à ce rayon de soleil.

— Tu as une sale mine, lui dit Jeanne pour toute introduction.

— Salut ! Moi aussi ça me fait plaisir de te voir ! répliqua Max sur un ton uniforme.

— Mauvais réveil ? demanda Jeanne sans se démonter.

— J'ai suivi vos conseils à Thomas et à toi. J'ai couru ce matin.

— Et alors ? Tu as vu, ça fait du bien, non ?

— Du bien ? Tu rigoles j'espère ! Non seulement je suis rompue de courbatures mais en plus j'ai failli attraper la crève par le temps qu'il fait.

— C'est sûr que ce n'est pas la meilleure période, je te l'accorde. Mais tu vas voir, dès que tu seras un peu rodée, tu en redemanderas.

— J'ai une tête qui te laisse penser que je vais réitérer l'expérience ?

— Ben là c'est pas flagrant, mais tu ne devrais pas laisser tomber aussi vite. Je t'assure. Fais-moi confiance.

— Oui, bon, on verra, dit Max pour se débarrasser du sujet. Sinon, plus sérieusement, rien de neuf ?

— Rien, le calme plat. Et tu sais à quel point je déteste ça. Je suis à deux doigts de faire du classement, histoire de m'occuper.

— Ne te plains pas, Jeanne. Un peu de répit ça ne fait jamais de mal.

— Parle pour toi. On voit que tu n'es pas assise face à Thomas.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe encore avec Thomas ? demanda Max.

— Oh, rien de grave. Juste une nouvelle conquête. Et tu sais comment il est dans ces cas-là. On peut plus le tenir. Un ado de quinze ans : « Et mes cheveux, ils sont bien mes cheveux ? », « Et mon costard, il le fait ou il le fait pas ? », quand c'est pas un « Avoue ma Jeanne, tu craques, non ? » Je lui en foutrais, oui !

— Tu l'as dit toi-même, dit Max amusée par ces enfantillages. Rien de grave ! Ça lui passera.

— Jusqu'à la prochaine, dit Jeanne sur un ton désespéré.

— Jusqu'à la prochaine, confirma Max.

— Et sinon, tu es prête pour la petite fête de ce soir ?

— Plus que jamais, mentit Max. J'ai hâte d'y être.

— Je ne te crois pas, mais c'est pas grave dit Jeanne avec enthousiasme. Tu verras, ce sera sympa. Pour une fois qu'on se retrouve pour quelque chose de joyeux. Admets que ce n'est pas tous les jours.

— J'admets. Et rassure-toi ! Je te promets de faire bonne figure.

— On compte tous là-dessus ! dit Jeanne en se levant.

Max se retrouva seule et commença à s'atteler à la paperasserie en retard. La procrastination était un domaine dans lequel elle excellait. Pourquoi faire aujourd'hui ce qu'on peut reporter au lendemain, surtout lorsqu'il s'agit d'administratif.

Thomas fut le second à faire son apparition. Max se demanda s'ils s'étaient passés le mot pour venir la distraire dans son bureau.

— Salut patronne ! Je te dérange ?

— Je t'en prie, entre, répondit Max la plus affable possible. Que puis-je pour toi ?

— Rien de spécial. Je voulais juste savoir si tu étais en forme.

— Ça va, je te remercie, répondit Max, un sourire en coin.

Max se doutait que son équipe avait peur de la voir leur faire faux bond avant la fin de la journée et ainsi manquer la petite fête organisée en son honneur. Elle ne savait pas si elle devait s'en amuser ou s'en agacer. Mais elle n'allait tout de même pas recevoir tout le commissariat en procession dans son bureau, tout ça pour les rassurer.

— Tu as terminé ton rapport sur le meurtre de la concierge de la rue du Docteur-Blanche ? demanda Max, histoire de remettre un peu de professionnalisme dans cette journée.

— Presque, répondit fièrement Thomas. Encore un paragraphe ou deux et je pourrai le faire parvenir au juge d'instruction.

— Et donc ? Tu attends quoi pour finir ?

— Rien, rien. Je voulais juste prendre des nouvelles de mon boss préféré.

— Thomas, dit Max sur un ton sentencieux. Je viendrai à la petite sauterie, sois sans crainte. En attendant, tu bouges tes fesses de là et tu vas finir ce que tu as commencé. C'est clair ? Super clair, chef ! dit Thomas en déguerpissant instantanément.

Max regarda Thomas sortir et ne put s'empêcher de sourire. Elle avait beau essayer de rester sur ses gardes avec ce garçon qui avait pour habitude de lui faire les quatre cents coups dès qu'une fille plutôt jolie se pointait à l'horizon, elle n'arrivait pas à lui en vouloir totalement. Même lorsqu'il avait vendu la mèche à la presse au sujet de l'affaire du Scalpeur augeron, elle n'avait pas réussi à lui en tenir rigueur très longtemps. Il avait un je-ne-sais-quoi de touchant. Un côté gendre idéal, sûrement. Mais Max n'était pas en âge d'être sa mère et elle s'étonnait d'avoir des sentiments aussi maternels pour ce garçon de dix ans son cadet. Thomas était un atout dans son équipe. Il avait une connaissance des nouvelles technologies, surtout en informatique, et un esprit matheux qui lui donnait un avantage non négligeable par rapport aux autres. Mais il lui manquait la persévérance et l'instinct d'un bon limier. Il était parfois trop sûr de lui et ses déboires sentimentaux faisaient de lui un élément inconstant. C'est pour toutes ces raisons que Max se sentait partagée lorsqu'elle essayait de faire un bilan objectif à son égard. Elle en était à ce stade dans ses réflexions lorsque Agathe, la responsable de l'accueil, frappa à sa porte.

— Max, tu as une minute ? lui demanda-t-elle d'une petite voix.

— Agathe, si toi aussi tu viens me voir pour savoir si je viendrai à la soirée, détends-toi, c'est le cas ! A moins que vous finissiez par m'épuiser avant l'heure du déjeuner.

— Non, non, ce n'est pas ça, dit-elle en rougissant. Je suis venue car il y a une dame qui tient à voir un supérieur. Elle n'a pas voulu me donner la raison exacte de sa visite

mais elle a l'air décidée à camper ici tant qu'on ne l'aura pas reçue.

— O.K., je prends, dit Max. De toutes façons, c'est ça ou les rapports... !

— Très bien, dit Agathe, je te l'amène.

Elle allait sortir lorsqu'elle se retourna sur le pas de la porte :

— Au fait, je suis ravie que tu viennes ce soir. On se faisait un peu de souci vu que tu n'aimes pas trop ça d'habitude.

— File, dit Max qui la regarda avec des yeux noirs.

Agathe ne demanda pas son reste et alla chercher la femme qui attendait à l'accueil. C'était une petite dame qui devait avoir dans les soixante-quinze ans. Elle marchait la tête haute et semblait en pleine possession de ses moyens. Max remarqua qu'elle portait des baskets aux pieds ce qui la fit sourire intérieurement. Elle aimait bien cette nouvelle génération de grand-mères, alertes et dans le coup. Elles avaient des téléphones portables et savaient se servir d'Internet. Ça donnait presque envie de vieillir. Max fit asseoir sa visiteuse et lui proposa un café.

— Non merci, répondit-elle d'une voix ferme. Je suis venue vous voir car l'heure est grave, inspecteur.

— Commissaire, répondit gentiment Max. Commissaire Maxime Tellier et vous êtes ?

— Madame Dufflot. J'habite au 12, rue des Vignes depuis presque cinquante ans maintenant.

— Enchantée, madame Dufflot, dit Max qui s'amusa de ce besoin de précisions. Que puis-je pour vous ?

— J'ai tenu à voir un inspecteur, enfin je veux dire un commissaire, car je sais très bien que vous avez fait des hautes études et que donc vous comprendrez parfaitement la gravité de la situation.

— Quelle gravité ? Quelle situation ?

— Je suis déjà venue la semaine dernière et j'ai commis l'erreur de faire part de mes doutes à l'accueil. Bien entendu, personne n'en a tenu compte. Et voilà que cela

a recommencé et que vous n'avez rien fait pour stopper ce massacre.

— De quel massacre parlez-vous, madame Dufflot ? demanda Max, de plus en plus perplexe. Je dois vous avouer que je ne comprends pas grand-chose à ce que vous me dites. Ne voudriez-vous pas reprendre au commencement ?

— Je crois que je n'ai pas le choix, de toutes les façons, dit la vieille dame sur un ton quelque peu agacé. Cela fait trois mois qu'un « céral kilor » frappe dans le quartier.

— Un quoi ? demanda Max qui pensait avoir mal entendu.

— Un « céral kilor », répéta-t-elle. Un tueur en série, si vous préférez. Je pensais que les gens de votre grade parlaient anglais !

— Je suis désolée, dit Max, se retenant de rire. J'avais mal compris. Vous dites qu'un tueur en série sévit dans le seizième arrondissement ? Et si j'ai bien tout saisi, il viendrait de frapper à nouveau ?

— C'est précisément dans mon immeuble qu'il opère, commissaire. M. Desbeaux est même sa dernière victime. Il est mort hier, mais vous devez déjà être au courant.

— M. Desbeaux, vous dites ? Pour être honnête, ce nom ne me dit rien, dit Max qui commençait à regretter d'avoir fait entrer cette dame dans son bureau.

— Absolument, M. Desbeaux. Un homme peu recommandable, au demeurant. Toujours à crier pour un oui ou pour un non. Je le sais, car c'était mon voisin de palier.

— Et de quoi est mort ce monsieur ? Si ce n'est pas trop indiscret.

— Il a été renversé par un bus en sortant du RER à la station Boullainvilliers.

— Et vous ne croyez pas à la thèse de l'accident, j'imagine ?

— Bien sûr que non ! dit-elle offusquée. Ce serait le premier, je ne dis pas. Mais c'est une hécatombe à laquelle nous assistons commissaire, et je pèse mes mots.

— Et si vous m'expliquiez en détail le tenant de votre affaire, madame Dufflot.

— Ah, mais ce n'est pas mon affaire, commissaire ! Si je suis là, c'est parce que la police n'a pas fait son travail. Comprenez que nous en sommes déjà à trois cas et que personne de chez vous n'a fait le rapprochement. Or, excusez-moi, mais il ne faut pas avoir inventé le fil à couper le beurre pour voir que toutes les affaires sont liées.

— Excusez-moi, mais j'essaie de comprendre. Il y a eu trois morts, a priori accidentelles, dans votre immeuble, mais de votre côté, vous pensez qu'il ne s'agit en aucun cas d'accidents, c'est bien cela ?

— Absolument. Et ce que je pense n'est pas le problème. C'est de la logique pure. Il ne peut en aucun cas s'agir d'une coïncidence.

— Cela arrive malheureusement, dit calmement Max. Les accidents sont par définition imprévisibles.

— Peut-être, mais statistiquement, on frôle l'improbable. J'étais professeur de mathématiques, je sais de quoi je parle, croyez-moi !

— Je veux bien vous croire, madame Dufflot, et je vous promets de me renseigner sur ces accidents. Aviez-vous donné le nom des personnes concernées à l'accueil, lorsque vous êtes venue la dernière fois ?

— Pour ça, il aurait fallu qu'on me les demande, commissaire ! Mais j'ai bien vu qu'on ne me prenait pas au sérieux.

— Je comprends. Et je tiens à vous présenter nos excuses. Je vous propose de vous laisser entre les mains d'un de mes coéquipiers. Il va prendre votre déposition en bonne et due forme ce qui nous permettra d'enquêter par la suite. Ça vous va ?

— Je n'en demandais pas plus. Je vous remercie.

Max décrocha son téléphone et composa le numéro de poste de Paul. Elle savait qu'il était l'interlocuteur idéal pour ce genre de plaignant. Sa patience était exemplaire

et sa gentillesse désarmait au premier contact. Il avait ce don, rare et précieux, de se faire apprécier dès la première minute. Max avait beau chercher d'où il tenait ça, elle ne voyait pas. Paul n'était pas doué d'un charisme extraordinaire, bien au contraire. On pouvait passer à côté de lui sans même l'apercevoir. Mais lorsqu'on s'adressait à lui, ses yeux s'illuminaient et, d'un coup, la magie opérait. Max lui expliqua en quelques mots la situation et Paul se déplaça pour venir chercher Mme Dufflot. Cette dernière lui emboîta le pas et Max put enfin souffler. Elle ne savait pas quoi penser de cette affaire, si affaire il y avait. Elle voyait tellement de gens venir se plaindre de complots ou de meurtres déguisés, non élucidés selon eux. Ces cas étaient généralement classés sans suite car la vérité était souvent tristement banale : des accidents ou encore des suicides, des morts tellement subites qu'il était parfois dur pour l'entourage de se faire une raison.

Max retourna à ses affaires en mettant cette histoire dans un coin de sa tête. Elle se promit de faire un point avec Paul avant l'heure du déjeuner pour voir si cette plainte méritait qu'on s'y intéresse ou pas.